CRITIQUE, opéra. OPERA NATIONAL DU RHIN, Opéra de Strasbourg, le 2 novembre 2026. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos. E. Joneau, AJ Glueckert… Myriam Marzouki / Christoph Koncz

Pour l'ouverture de sa première saison à la tête de l'Opéra national du Rhin, Chrysoline Dupont a frappé un grand coup en programmant *Ariadne auf Naxos* de Richard Strauss. Un choix ambitieux, à la hauteur des attentes suscitées par sa nomination, et qui a permis de révéler une distribution vocale de haut vol, portée par un Orchestre national de Mulhouse des grands soirs. Car si la soirée frôle par moments le sans-faute musical, elle est en revanche plombée par une proposition scénique qui, sous des dehors intellectuels, rate la cible émotionnelle.

La metteuse en scène **Myriam Marzouki**, dont on connaît l'intérêt pour les frictions entre mythes anciens et réalités contemporaines, a choisi de transposer l'action de l'opéra de Strauss et Hofmannsthal dans la Grèce de la dictature des colonels, à la fin des années 60. L'idée, sur le papier, pouvait sembler stimulante : faire résonner les rapports de pouvoir entre un mécène tout-puissant et des artistes

contraints avec une actualité politique oppressante. Hélas, à la scène, le procédé s'avère inutilement compliqué et, surtout, se fait au détriment de l'émotion. La transposition, loin d'éclairer l'œuvre, finit par raconter une autre histoire que celle voulue par le librettiste. Le premier acte, le Prologue, s'enlise dans une chronique du vivre-ensemble qui peine à convaincre, et l'on assiste, médusé, à l'irruption de militants pro-démocratie dans la villa du mécène, un événement qui laisse le spectateur perplexe quant à sa nécessité dramatique. La suite ne fait que confirmer ce sentiment de confusion : l'espace scénique, partiellement détruit, accueille un « opéra dans l'opéra » qui semble totalement déconnecté de la violence qui vient d'avoir lieu, comme si de rien n'était.

Cette approche, qui se veut sans doute profonde, a le défaut majeur de briser le fil de l'émotion straussienne – même problème rencontré, l'avant-veille à l'Opéra de Cologne, avec la mise en scène du *Chevalier à la rose*, revue et corrigée par Marie-Eve Signeyrole. Là où l'on attendait la magie d'une métamorphose théâtrale, on se retrouve face à un propos politique asséné avec une lourdeur qui frôle parfois la naïveté, notamment à cause de surtitres explicatifs aussi pesants qu'inutiles. Le charme opère pourtant par instants, notamment grâce à la direction d'acteurs, mais le fil rouge de la soirée reste celui d'une occasion manquée de faire vibrer le public au rythme du chef-d'œuvre de Strauss.



Fort heureusement, la fosse vole au secours de la scène. **Christoph Koncz**, à la tête de l'**Orchestre national de Mulhouse** dont il est le directeur musical, livre une lecture d'une grande subtilité et intelligence. Ancien chef d'attaque des seconds violons à l'Orchestre philharmonique de Vienne, il connaît intimement la partition et sait en restituer toute la densité d'écriture, l'amour des voix et le génie orchestral. Sa direction, d'une grande fraîcheur, épouse chaque nouvelle phrase avec un naturel confondant, sans jamais donner l'impression de s'attarder inutilement sur la précédente. Le résultat est d'une élégance éminemment viennoise, qui renforce avec grâce le caractère doux-amer d'un romantisme oscillant entre soleil trompeur et obscurité inquiétante. Un véritable tour de force, qui permet à la soirée de décoller à chaque instant où la scène menace de la faire retomber.

Le plateau vocal réuni pour cette production s'avère

exceptionnel pour les trois principaux rôles, à commencer par la Zerbinette de **Julie Roset** (revenue de loin), et plus nuancé pour les autres. Lors de la première, deux jours plus tôt, la jeune soprano française, souffrante, n'avait pu que mimer le rôle, laissant sa consœur autrichienne Ilia Staple sauver la représentation en chantant depuis l'avant-scène. Mais deux jours plus tard, tout à fait remise, **Julie Roset** a chanté ! Et le public strasbourgeois a pu mesurer l'étendue de son talent. Sa voix, d'une pureté cristalline, se déploie avec une aisance confondante dans les vocalises redoutables de l'air *Großmächtige Prinzessin*. La colorature est d'une précision chirurgicale, sans jamais sacrifier l'expressivité. Mais au-delà de la prouesse technique, c'est l'incarnation qui frappe : une Zerbinetta mutine, pétillante, profondément humaine sous ses airs de diva légère. Elle insuffle à ce personnage, souvent réduit à sa seule virtuosité, une intelligence dramatique de tous les instants. Chaque phrase est habitée, chaque geste juste. Le triomphe qu'elle a recueilli à l'issue de la représentation était amplement mérité, et l'on tient là, à n'en pas douter, une Zerbinette d'envergure.

Eugénie Joneau livre une Ariadne absolument remarquable. Son mezzo-soprano ample, au timbre chaleureux et noble, se déploie avec une autorité souveraine. Elle sait donner aux longues phrases straussiennes une densité émotionnelle rare, entre dignité blessée, solitude et aspiration à la transfiguration. Sa présence scénique est forte, son incarnation juste, et l'on est véritablement touché par la profondeur de sa princesse abandonnée. C'est une prestation de très haut niveau, qui impose le personnage avec évidence. Face à elle, **AJ Glueckert**, en Bacchus, n'est pas moins convaincant. Le ténor américain campe un dieu radieux, solaire, à la vaillance réjouissante. Son timbre clair et bien projeté, sa diction soignée, son engagement constant donnent au rôle une noblesse et une chaleur communicatives. Le duo final avec Eugénie Joneau est l'un des sommets de la soirée : porté par l'orchestre, il déploie une ivresse straussienne véritablement envoûtante. On

tient là un Bacchus crédible, généreux et vocalement très sûr. De son côté, **Dorottya Lang**, très attendue dans le rôle du Compositeur, laisse un sentiment mitigé. La mezzo-soprano hongroise possède indéniablement une belle technique et un timbre séduisant. Mais son incarnation manque de fièvre, de cette urgence juvénile et de ce désespoir qui font du Compositeur un personnage si bouleversant. On aimerait plus de mordant, plus de fragilité aussi.



Parmi les rôles secondaires, **Jochen Kupfer** compose un Maître de musique autoritaire et bien chantant, à la diction claire et à la présence naturelle ; on peut seulement regretter une sobriété qui laisse parfois le personnage un peu en retrait, là où l'on attendrait davantage de chaleur humaine. **Christian Heller**, en Majordome, est en revanche une véritable réussite : diction impeccable, élégance glaciale, causticité maîtrisée, il incarne avec une autorité réjouissante le représentant d'un pouvoir arbitraire, sans jamais tomber dans la caricature.

Lucas Pauchet, en Maître à danser, apporte une vivacité et une couleur bienvenues, même si le rôle, très bref, ne permet guère de dépasser une composition un peu conventionnelle. **Eduard Ferenczi Gurban**, en Perruquier, et **Jiawen Li**, en Laquais, remplissent leur partie avec efficacité et discrétion.

Du côté de la *commedia dell'arte*, **James Newby** se détache nettement en Arlequin : baryton souple, phrasé élégant, drôlerie naturelle, il donne au personnage un relief immédiat et son air *Lieben, Hassen, Hoffen, Zagen* compte parmi les moments les plus convaincants de la soirée. **Aleksandre Khukhushvili** (Scaramouche), **Antoine Foulon** (Truffaldino) et **Arwen Tanguy** (Brighella) forment une équipe énergique et colorée, mais qui manque encore un peu de maturité scénique et d'homogénéité vocale ; leur présence est plaisante, leur jeu parfois appuyé, et l'on sent là des artistes en devenir plutôt qu'une troupe pleinement affirmée. Les nymphes, **Naïma Wanshe** (Naïade), **Lucy Evans** (Dryade) et **Jessica Hopkins** (Écho), offrent quant à elles un trio fluide et bien fusionné, aux timbres complémentaires ; leur *Lamento* se déploie avec une belle tenue et une réelle émotion, même si l'on aimerait parfois un peu plus de relief individuel pour distinguer chacune des trois voix.

Un premier mandat qui s'ouvre donc sous les meilleurs auspices musicaux, en espérant que les prochaines productions scéniques sauront, elles aussi, se mettre au service de l'émotion…

CRITIQUE, opéra. OPERA NATIONAL DU RHIN, Opéra de Strasbourg, le 2 novembre 2026. R. STRAUSS : Ariadne auf Naxos. E. Joneau, AJ Glueckert… Myriam Marzouki / Christoph Koncz. Crédit photographique (c) Klara Beck

CRITIQUE, concert. METZ, Cité musicale, le 27 juin 2025. MAHLER : Troisième Symphonie. Orchestre National de Metz Grand-Est, Orchestre National de Mulhouse, David Reiland (direction)

Quel souffle prométhéen ! Quel torrent sonore ! L'exécution – hier soir à la Cité Musicale de Metz – de la *Troisième Symphonie* de Gustav Mahler sous la direction électrisante de David Reiland restera gravée dans les annales de la maison lorraine. Réunissant exceptionnellement les forces des Orchestres Nationaux de Metz Grand Est et de Mulhouse, l'événement était titanesque à l'image de l'œuvre elle-même – 1h50 d'un voyage cosmique et tellurique. Le résultat ? Une fusion réussie, une synergie éblouissante, et une intensité qui a soulevé la salle entière, avec plus de 10 minutes de rappels !

Dès les premières mesures du fracassant premier mouvement

(« *Kräftig. Entschieden*«), Reiland a imposé sa vision : une énergie foudroyante, mais aussi une clarté texturale remarquable dans ce déferlement orchestral. Il a magistralement sculpté les contrastes titanesques entre les cuivres guerriers, les cordes déchaînées et les moments de suspension quasi mystiques. Sa battue, précise et incroyablement communicative, a tenu l'immense appareil (orchestre + chœurs + soliste) d'une main de fer tout en laissant s'exprimer la poésie la plus fragile. Un véritable exploit de direction.

La fusion des Orchestres Nationaux de Metz Grand Est et de Mulhouse a révélé une richesse et une puissance inouïes. Les cordes, unifiées et profondes, ont déployé un tapis sonore luxuriant, des grondements les plus bas aux envolées les plus éthérées. Les cuivres, massifs mais jamais écrasants, ont rayonné avec une splendeur héroïque (trompettes étincelantes, trombones d'airain) et une douceur surprenante (les cors dans *l'Adagio* final, à couper le souffle). Les bois, véritables peintres de l'âme, ont été constamment sublimes : Le trombone solo (dans le 1er mouvement) de **Loris Martinez** alliait l'éloquence, la majesté et la profondeur déchirante propres à ce solo fondateur :une voix venue des abîmes, affirmant la puissance de la vie. Le Hautbois de **Pauline Cambournac** et le Cor de **Julien Meriglier** (3ème mouvement) ont offert des dialogues champêtres, espiègles et nostalgiques, d'une finesse et d'une poésie exquises. Le cor anglais a particulièrement touché par sa mélancolie douce. La flûte de **Nora Hamouma** et la clarinette de **Florent Charpentier** (2ème mouvement « *Tempo di Menuetto*«) ont distillé luminosité, grâce et une légèreté presque aérienne, contrastant magnifiquement avec les épisodes plus sombres. La trompette postée (3ème mouvement) de **David Busawon** dans sa lointaine évocation, comme un appel perdu dans la nuit, a été jouée avec une justesse de ton et une expressivité parfaite, créant une magie immédiate. Et le violon solo de **Nicolas Alvarez** (dans le 6ème mouvement,

Adagio) fut d’’une pureté céleste et d’une tendresse infinie, guidant l’orchestre vers l’apothéose finale avec une émotion palpable.

La mezzo-soprano québécoise **Michèle Losier** a investi le quatrième mouvement (« *O Mensch! Gib Acht!*«) avec une présence dramatique et une profondeur émotionnelle rares. Sa voix, d’un timbre riche et velouté, aux graves magnétiques, a épousé chaque nuance du texte de Nietzsche. Le « *O Mensch!* » initial, lancé comme un avertissement sombre et solennel, puis l’envolée mystique du « *Blicke nicht auf die Leiden der Welt* » étaient d’une intensité bouleversante. Un moment de pure transcendance.

La combinaison du **Chœur Philharmonique de Strasbourg,** du **Chœur de Haute-Alsace** et du **Chœur d’enfants du CRR Gabriel Pierné de Metz**, préparés avec soin par **Catherine Bolzinger** et **Annick Hoerner**, a été un pur enchantement. Le cinquième mouvement (« *Es sungen drei Engel* ») a littéralement irradié de joie. La clarté, la précision rythmique et la fraîcheur juvénile des chœurs d’enfants apportaient une lumière céleste. Le dialogue joyeux entre eux et les femmes des chœurs adultes (« *Bimm, Bamm* ») était d’une énergie communicative et d’une pureté sonore envoûtante. L’équilibre et la lisibilité des textes étaient remarquables. Leur intégration subtile et puissante dans le finale apothéotique ajoutait une dimension quasi cosmique à la glorification de l’amour. **Catherine Bolzinger** et **Annick Hoerner** mérite vraiment des applaudissements nourris pour la préparation impeccable, la cohésion et la beauté sonore déployées par ces masses chorales impressionnantes.

Les vingt dernières minutes ont transcendé le concert. **David Reiland** a mené l’*Adagio* avec une lenteur sacrée, une respiration ample, laissant chaque phrase des cordes (d’une chaleur et d’une plénitude enivrantes) et des cuivres (d’une noblesse irradiante) s’épanouir pleinement. L’accumulation

vers la culmination finale, puis la dissolution dans une paix sereine, ont provoqué un silence religieux dans la salle avant une explosion d’acclamations méritées, debout, interminables. *Bravissimi* !!

Chapeau bas à tous les artistes et bon vent pour la réplique ce soir samedi 28 juin à La Filature de Mulhouse ! Que la même vague sonore, porteuse de cette joie profonde et de cette puissance vitale, traverse l’Alsace-Lorraine !…

_____

CRITIQUE, concert. METZ, Cité musicale, le 27 juin 2025. MAHLER : Troisième Symphonie. Orchestre National de Metz Grand-Est, Orchestre National de Mulhouse, David Reiland (direction). Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, concert. MULHOUSE, La Filature, le 24 janvier 2025. W. A. MOZART : Symphonie Linz et Grande Messe en Ut. Orchestre

National de Mulhouse, Choeur Philharmonique de Strasbourg et Choeur de Haute Alscace, Christoph Koncz (direction)

National ! **C'est officiel, depuis ce mois-ci, l'Orchestre Symphonique de Mulhouse doit désormais être appelé Orchestre National de Mulhouse ! Ainsi, après les Orchestres d'Auvergne et de Cannes dernièrement, la phalange alsacienne devient le 15ème Orchestre National en Région ! Une fierté et une reconnaissance pour le travail accompli, notamment par son directeur général, Guillaume Hébert, et Christophe Koncz, son directeur musical (depuis sept 2023).**

Et c'est justement le jeune et fringant chef autrichien qui dirige le concert de ce vendredi 25 janvier, entièrement dédié à son illustre compatriote **W. A. Mozart,** à travers deux œuvres d'ampleur et contemporaines : la ***Symphonie Linz*** et la ***Grande Messe en Ut***. Didactique, en propos d'avant concert, le chef explique la genèse des deux oeuvres, la première étant créée à Salzbourg en 1783, avec sa femme Konstance dans la partie solo de soprano, et la Symphonie Linz (sa *36ème*…) à Linz, où il s'est arrêté saluer son ami le Comte Thun, sur son chemin de retour vers Vienne. Pour le remercier de son accueil, il décide de lui composer une œuvre pour la jouer en son château : cela sera la *Symphonie Linz*, composée en seulement 4 jours !…

L'*Allegro spiritoso* initial est le premier dans une symphonie mozartienne à être précédé d'un *Adagio* introductif à la manière d'un grandiose portail symphonique, réminiscence de l'ouverture baroque à la française, procédé que Haydn aura bien plus l'occasion d'appliquer dans ses propres symphonies. Surtout notable est le *Poco adagio* suivant, l'un des plus inspirés chez Mozart, avec son rythme de *sicilienne pastorale* parfois porteur d'inquiétude lorsque la musique passe en mode mineur. **Christoph Koncz** réussit à tirer partie du petit effectif de l'orchestre pour imposer un Mozart léger mais conquérant. On ressent, de sa part, une direction démonstrative et un grand sens du phrasé, en s'appuyant sur un orchestre solide, homogène dans ses tutti, précis dans ses interventions solistes, et d'une superbe sonorité…

La *Grande Messe en ut mineur KV 427* qui lui fait suite est une partition inachevée de Wolfgang Amadeus Mozart, écrite en 1782 : c'est une œuvre majeure que Mozart compose à Vienne, alors qu'il se marie avec Konstanze Weber. L'œuvre atteste une conscience ambitieuse, une ferveur sincère, et touche par sa grâce qui renouvelle le format traditionnel de la messe viennoise. Retenons les *tempi* particulièrement vifs imposés par Koncz, souvent d'une ferveur exacerbée. Son interprétation prégnante et transcendante de l'œuvre est corroborée par un orchestre toujours attentif et précis et par la grande maîtrise du **Chœur philharmonique de Strasbourg**, rejoint ce soir par le **Chœur de Haute Alsace**. Car dans la *Grande Messe en ut* de Mozart, le chœur est prépondérant, et ils impressionnent ici par leur puissance, voire leur véhémence. Las, les quatre solistes ne génèrent pas tous le même enthousiasme, avec une soprano (Alysia Hanshaw) manquant de pureté mais à la technique solide, une mezzo (Coline Dutilleul) à la belle couleur de voix mais qui devient stridente dans le registre suraigu, un ténor (Glen Cunningham) qu'on peine à entendre tellement le format vocale est réduit, et seul le baryton

Damien Gastl coche toutes les cases… mais il n’apparaît malheureusement que dans le dernier morceau de l’ouvrage !…

On n’en sort pas moins ravi de notre soirée, avec la conviction que l’Orchestre de Mulhouse mérite sans conteste son label de “National”, de par la qualité de ses instrumentistes et de leur belle cohésion, et parce que dirigée par un chef énergique qui saura les mener, nous n’en doutons pas, vers une reconnaissance débordant le cadre “national”. Vivement de ré-entendre le bel Orchestre National de Mulhouse !

_____

CRITIQUE, concert. MULHOUSE, La Filature, le 24 janvier 2025. W. A. MOZART : Symphonie Linz et Grande Messe en Ut. Orchestre National de Mulhouse, Choeur Philharmonique de Strasbourg et Choeur de Haute Alscace, Christoph Koncz (direction). Photos (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Teaser de la *9ème Symphonie* de Beethoven interprétée par Christoph Koncz à la tête de l’Orchestre Symphonique de Muhlouse